



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 44 (1947), p. 1-20

Évariste Lévi-Provençal

Du nouveau sur Ibn Kuzman.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

DU NOUVEAU SUR IBN ẖUZMĀN

PAR

É. LÉVI-PROVENÇAL.

I. — L'ÉTAT ACTUEL DES ÉTUDES ẖUZMĀNIENNES.

Si l'on en juge par le nombre des publications ⁽¹⁾ auxquelles elles ont donné lieu depuis une dizaine d'années, les études ẖuzmāniennes devraient avoir sensiblement progressé. En fait, elles ont marqué le pas : si, à première vue, elles paraissent avoir avancé, c'est parce que, délaissées pendant longtemps par les arabisants, peu désireux de s'engager dans une voie parsemée d'em-bûches, elles ont été reprises à leur compte par des romanistes.

Deux de ces derniers, à quelques années d'intervalle, ont cru pouvoir, après une rapide initiation préalable à l'arabe, attaquer de front l'étude du *divān* d'Ibn ẖuzmān, d'après l'unique manuscrit qu'on en conserve. Ce manuscrit, on le sait, a été copié en Orient au milieu du XIII^e siècle de J.-C. et acquis au début du XIX^e pour le Musée asiatique de Saint-Pétersbourg ; décrit par V. de Rosen en 1881, il a été reproduit en phototypie en 1896 par les soins de D. de Gunzburg. En 1933, A. R. Nykl a publié en Espagne le résultat de son exploration ẖuzmānienne : un volumineux *Cancionero de Aben Guzmán*, comprenant, avec une introduction et une traduction partielle en espagnol, la translittération, en caractères latins, de tout le texte poétique publié en *fac-simile*. A son livre, la critique orientaliste n'a fait en général qu'un accueil réservé. G.-S. Colin, déjà à cette époque le plus qualifié des spécialistes de la langue d'Ibn ẖuzmān, démontra, par une argumentation

⁽¹⁾ Pour les références relatives à ces publications, on voudra bien se reporter à l'« Essai de bibliographie ẖuzmānienne », qui figurera plus loin, sous le paragraphe V.

rigoureuse et indiscutable, la faillite à peu près complète de l'entreprise laborieuse du professeur tchèque et le peu de confiance qu'il fallait accorder à sa transcription et à sa traduction, déparées par un nombre excessif d'erreurs massives. « Le *diwān* d'Ibn Ẓuzmān, déclarait G.-S. Colin en terminant son compte rendu, attend toujours un éditeur et un traducteur. »

Le travail du second romaniste, le finlandais O. J. Tuulio, *alias* Tallgren, aujourd'hui décédé, n'a paru qu'en 1941 ; il est trop tôt pour en trouver des recensions dans les revues spécialisées. C'est, suivant son titre même, une « édition partielle et provisoire » de sept des *zadjals* les plus caractéristiques, accompagnés d'une traduction en français. Malgré le minutieux appareil philologique qui accompagne ce travail, il n'apparaît pas qu'il marque un progrès sensible par rapport à celui d'A. R. Nykl. A l'un et à l'autre de ces savants ont évidemment fait défaut plusieurs conditions indispensables à la compréhension du *diwān* à travers l'unique manuscrit qui en reproduit le texte : connaissance suffisante des règles de la paléographie arabe, détermination préalable du système prosodique adopté par le poète, surtout fréquentation plus longue, non seulement des dialectes arabes hispaniques, mais aussi des parlers arabes marocains, qui sont dans le présent leurs parents les plus proches. Il leur a manqué aussi, c'est indubitable, cette connaissance intime de la société musulmane occidentale que seule peut procurer une lente imprégnation, au cours d'un séjour prolongé au contact quotidien des milieux citadins et ruraux du Maghrib. Dès 1881, à l'époque où s'imprimait son admirable *Supplément aux dictionnaires arabes*, R. Dozy avait courageusement invoqué cette dernière raison en se refusant pour une publication du *diwān* d'Ibn Ẓuzmān. « Pour réussir dans une telle entreprise, écrivait-il avec une rare clairvoyance à V. de Rosen, on devrait avoir fait un long séjour en Orient » — ce terme pris évidemment *lato sensu* — « et avoir étudié consciencieusement les dialectes qui se parlent aujourd'hui, surtout celui du Maroc. »

Les tentatives en somme peu fructueuses d'A. R. Nykl et d'O. J. Tuulio ont eu pour point de départ une préoccupation commune : élucider les passages assez nombreux du *diwān* d'Ibn Ẓuzmān où celui-ci a utilisé, au lieu de l'arabe vulgaire hispanique, la langue espagnole telle qu'elle était parlée et comprise de son temps dans certaines classes de la population andalouse. Ces passages en dialecte roman hispanique étant jugés par eux, avec raison,

comme d'inappréciables documents linguistiques, ils désiraient les tirer au clair. Ils ne sont d'ailleurs pas les premiers à s'être essayés à des sondages sur le sens de ces expressions romanes, qui, bien entendu, figurent en graphie arabe dans le manuscrit de l'œuvre du poète. Bien avant eux, deux arabisants espagnols de grande classe, F. J. Simonet et J. Ribera, avaient cherché, parfois avec succès, à déchiffrer ces passages, inséparables au reste, dans la plupart des cas, de leur contexte arabe.

J. Ribera, d'autre part, se montra un précurseur dans une voie différente, qui n'intéresse pas moins les romanistes. Dès 1912, dans un mémoire qui fit grand bruit, il émit pour la première fois l'hypothèse que le parallélisme qu'on constate dans la structure strophique et l'alternance des rimes entre les productions originales de la poésie arabo-andalouse (*muwashshah* et *zadjal*) et les chansons des troubadours aquitains et provençaux du moyen-âge ne devait pas être interprété comme une simple coïncidence fortuite. Cette hypothèse ingénieuse et hardie ouvrit des débats passionnés. Elle n'en a pas moins fait son chemin. Après J. Ribera et A. R. Nykl, la question a été récemment reprise, avec toute l'autorité que lui confère son incomparable érudition, par le maître des études romanes en Espagne, D. Ramón Menéndez Pidal. Dans un petit livre intitulé *Poesía árabe y poesía europea*, il a abordé et s'est appliqué à résoudre le problème du parallélisme des cadres poétiques soupçonné par Ribera et aussi celui, non moins discuté, d'une parenté d'inspiration des thèmes exploités par les troubadours avec ceux qui ont caractérisé la poésie hispano-arabe du moyen-âge. En particulier, c'est dans cette dernière poésie que, selon l'opinion des romanistes contemporains, il faudrait rechercher l'origine de l'amour spiritualisé, ou « amour courtois », tel qu'il fut chanté par les trouvères chrétiens de l'un et l'autre côtés des Pyrénées.

Dans cette poésie, peut-être. Encore faudrait-il le démontrer avec des preuves irréfutables. En tout cas, à coup sûr, pas dans la poésie d'Ibn Ḳuzmān. Pour rechercher l'origine arabe hispanique du thème de l'« amour courtois », écrivait G.-S. Colin dans son compte rendu du livre de Nykl, « le choix du *divān* d'Ibn Ḳuzmān ne paraît pas très heureux ». Il est de fait que ce n'est qu'à de rares occasions que le *zadjaliste*, dans les strophes plaisantes ou badines qui précèdent les panégyriques intéressés qu'il compose à l'intention des mécènes andalous, met quelque sourdine à sa verve un peu crue et

sensuelle, pour laisser son inspiration se hausser à des vues moins terre à terre. De son propre aveu, il méprise ce qu'il appelle le *ḥubb al-murūwa*. Il n'apparaît pas qu'il se soit laissé influencer par les théories d'idéalisme érotique exposées au siècle précédent par son compatriote Ibn Ḥazm dans le *Tawḥīd al-ḥamāma*. Quand, par hasard, il se laisse entraîner à des évocations amoureuses d'une relative chasteté, elles sont émaillées de réminiscences de la poésie arabe classique d'Orient, qu'il connaît fort bien; alors, il n'est plus guère lui-même.

Que résulte-t-il de tous ces problèmes auxquels les romanistes se montrent à bon droit intéressés? Que leur solution, dans un sens ou dans l'autre, ne sera possible et définitive que le jour où l'on disposera enfin d'une édition critique du *diwān* d'Ibn Ḳuzmān, élaborée suivant les vœux de Dozy, d'une traduction à laquelle les philologues et les spécialistes d'histoire littéraire pourront se reporter avec une entière confiance. Ce jour n'est plus très éloigné maintenant.

Voilà déjà de nombreuses années que G.-S. Colin a terminé une transcription rationnelle de tous les *zadjals* contenus dans l'*unicum* d'Ibn Ḳuzmān. Basée sur la nécessité de tenir compte à la fois du jeu des voyelles disjonctives ⁽¹⁾, caractéristiques du dialecte arabe andalou, et du système prosodique classique appliqué au *zadjal* (quantité syllabique brève ou longue et nombre des syllabes), cette transcription aplanit la plupart des obstacles qui jusqu'ici avaient dérouté les arabisants désireux d'étudier l'œuvre *ḳuzmānienne*. A travers elle, les vers du poète se révèlent limpides et d'une harmonieuse scansion; maintes obscurités, dues à de mauvaises coupures des graphies, s'éclaircissent d'elles-mêmes. S'il reste encore quelques passages douteux ou même incompréhensibles, la solution philologique de l'énigme d'Ibn Ḳuzmān n'en est pas moins un fait accompli. La langue du poète, de son côté, ne fait pas difficulté, pour peu que le lecteur soit rompu à la *koinè* arabe marocaine et qu'il ait assidûment fréquenté le précieux *Vocabulista* publié par Schiaparelli en 1871. Quant au travail de traduction du *diwān*, qui sera accompagné du commentaire nécessaire, il est relativement avancé. G.-S. Colin m'a fait

⁽¹⁾ Cf. G.-S. COLIN, *Les voyelles de disjonction dans l'arabe de Grenade au xv^e siècle*, dans *Mémorial Henri Basset*, Paris, 1928, I, p. 211-218.

l'amitié de me demander de m'y associer. Ce travail déjà serait terminé si d'autres soins et les difficultés actuelles n'avaient commandé d'en remettre l'achèvement à des temps plus propices.

Je ne veux toutefois pas attendre ce moment pour exposer certaines données nouvelles sur la personnalité même de l'auteur du *diwān*, autour de laquelle a plané jusqu'ici un certain mystère. On va voir comment ce mystère aurait pu être élucidé, même sans l'appoint décisif d'un texte que personne n'a encore exploité pour la circonstance : sa simple lecture vient trancher définitivement un problème considéré jusqu'ici par l'ensemble des *ḳuzmān*isants comme déconcertant et quasi-insoluble.

II. — IL Y A EU DEUX ABŪ BAKR IBN ḲUZMĀN.

Dans un mémoire paru il y a quelques années dans la revue *Der Islām* et intitulé *Biographische Fragmente über Ibn Quzmān*, A. R. Nykl a publié, sans les traduire et sans même indiquer les noms de leurs auteurs respectifs, le texte arabe de neuf notices d'étendue différente sur le personnage qu'il croit être l'auteur de la collection de *zadjals*. L'existence de la plupart de ces notices était déjà connue de Rosen, de Dozy et de Seybold. De ces « fragments biographiques », le plus long est celui qui figure dans l'*Ihāta* d'Ibn al-Khaṭīb (ms. 1673 de l'Escorial, p. 54-59); un autre est emprunté au tome second de la *Dhakhīra* d'Ibn Bassām et reproduit d'après les manuscrits de Tunis (mosquée d'al-Zaitūna) et d'Oxford; un troisième est tiré des *Ḳalā'id al-'iḳyān* d'al-Faṭḥ Ibn Khākān (éd. de Būlāḳ, 1283 h., p. 187; éd. de Marseille-Paris, 1860, p. 213); un quatrième enfin, de la *Tuhfat al-ḳādim* d'Ibn al-Abbār (ms. 356 de l'Escorial, f° 49 b). Les cinq autres textes édités par Nykl, si l'on met à part une notice de l'anthologue oriental 'Imād al-dīn al-Iṣfahānī, dans sa *Ḳharīdat al-ḳaṣr* (ms. de Paris 3331, f° 153 b-154 a), sur laquelle on reviendra plus loin, sont uniquement constitués par des citations de vers classiques ou de spécimens de la prose d'art (*shadī'*) du littérateur.

Revenons aux quatre premiers fragments, qui sont tous de la plume d'Andalous, et examinons-les dans l'ordre chronologique de leurs auteurs. La notice des *Ḳalā'id* se rapporte au « vizir (*al-wazīr*) Abū Bakr ibn Ḳuzmān ». Ce

personnage, y est-il dit, fut appelé à son service par al-Mutawakkil ‘ala ‘Hāh, c’est-à-dire ‘Umar b. Muḥammad, le dernier souverain de la dynastie aftaside, qui prit le pouvoir à Badajoz en 473 (1081) et le conserva jusqu’en 487 (1094), date à laquelle il fut détrôné par l’Almoravide Yūsuf b. Tāshufīn, huit ans après la bataille de Sagrajas. Cet Abū Bakr remplit de hautes charges administratives (*khutāt*), avant d’être frappé par les coups de la fortune ; à la fin de sa vie, il eut des démêlés avec Ibn Ḥamdīn — on sait que plusieurs cadis de Cordoue ont porté ce nom — et il en résulta pour lui une longue disgrâce. La notice se termine par la citation d’un fragment poétique composé de deux seuls vers.

Dans la *Dhakhīra*, Ibn Bassām traite du « vizir secrétaire (*al-wazīr al-kātib*) Abū Bakr Ibn Ḳuzmān ». Il le considère comme l’un des secrétaires de cour les plus marquants d’al-Andalus au v^e siècle de l’hégire. Al-Mutawakkil, ajouta-t-il, fut le premier à le prendre à son service. Suit la citation de deux longues épîtres (*risāla*) en style fleuri composées par le personnage, puis de trois fragments de *kaṣīdas* en langue classique, dont celui que les *Ḳalā’id* reproduisent de leur côté.

Une constatation ressort déjà de l’examen de ces deux notices : Abū Bakr Ibn Ḳuzmān n’est considéré par al-Faṭḥ et Ibn Bassām que sous son aspect de poète en langue classique et de styliste. Aucune allusion à son œuvre de zadjaliste. Pas de date indiquée pour sa naissance et sa mort ; il est simplement situé comme contemporain d’al-Mutawakkil de Badajoz. Un *terminus ad quem* est fourni par al-Faṭḥ, quand cet auteur met Ibn Ḳuzmān en rapport avec un cadi de Cordoue du nom d’Ibn Ḥamdīn.

Ibn al-Abbār, dans sa *Tuhfat al-kādim*, va au contraire dire un mot des zadjals du poète et fournir sur son compte une précision chronologique et une filiation développée. Il l’appelle Abū Bakr Muḥammad b. ‘Īsā b. ‘Abd al-Malik Ibn Ḳuzmān, Cordouan. Ce littérateur, suivant Ibn al-Abbār, brilla dans l’art du zadjal et mourut à Cordoue en 554 (1159), au moment où cette ville était assiégée par Muḥammad b. Sa’d, c’est-à-dire Ibn Mardanīsh. Puis viennent cinq citations de fragments poétiques en langue classique, tous différents de ceux qu’al-Faṭḥ et Ibn Bassām ont insérés dans leurs notices.

C’est Ibn al-Khaṭīb, enfin, qui fournit le plus de détails dans sa *tardjama*, consacrée à Abū Bakr Muḥammad b. ‘Īsā b. ‘Abd al-Malik Ibn Ḳuzmān al-

Zuhri, de Cordoue. Suivant l'habitude de l'auteur, cette notice est partagée en plusieurs sections. La première consiste en un jugement d'ensemble sur les caractéristiques du personnage (*hāluhu*) : c'est une appréciation louangeuse basée sur deux témoignages, celui d'al-Fath, reproduit en partie mais textuellement, et celui du biographe maghribin Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākushī, auteur du *Kitāb al-Dhail wa-l-Takmila*. Sous la signature de ce dernier écrivain, il est précisé qu'Ibn Ẓuzmān « était supérieur dans la composition des poèmes du genre badin en langue populaire d'al-Andalus, genre que l'on nomme dans ce pays le *zadjal* » (*kāna mubarriz^{an} fī nazm al-ṭarīka al-hazliya bi-lisān 'awāmm al-Andalus al-mulakḥaba 'indahum bi-l-zadjal*). Puis viennent onze citations poétiques, dont celle du fragment déjà reproduit à la fois par al-Fath et Ibn Bassām, et des cinq fragments figurant dans la *Tuhfat al-kādim*. Pas le moindre spécimen de *zadjal*. Ibn al-Khaṭīb passe ensuite à l'œuvre du styliste (*kitābatuhu*) : il reproduit deux longues épîtres sur l'apparition du croissant de la lune (*istihlāl*) de ramadān et de *shawwāl*. Après quoi, il parle de la venue du personnage à Grenade, de manière à justifier la présence d'une notice sur lui dans l'*Ihāta*, qui, on le sait, est une monographie historique et littéraire de la capitale du royaume naṣride : Ibn Ẓuzmān s'y rendit maintes fois et y composa des poèmes panégyriques sur Ibn Adhā, Ibn Hānī, Ibn Sa'īd et autres Grenadins. A ce propos, Ibn al-Khaṭīb signale la rencontre d'Ibn Ẓuzmān, dans un jardin appartenant à Ibn Sa'īd et situé hors de la ville, au bourg d'al-Zāwīya (la Zubia)⁽¹⁾, avec la femme de lettres Nazhūn al-Ḳulai'īya⁽²⁾ et parle du tour plaisant que prit la conversation. Une autre anecdote, empruntée, de même que le récit de sa rencontre avec Nazhūn, au *Tāli'*⁽³⁾ d'Ibn Sa'īd, rappelle comment Ibn Ẓuzmān tomba par mégarde dans un bassin ; trois vers en langue classique, composés par le poète à cette occasion, sont à leur tour reproduits. Enfin, il est question des avatars du personnage (*miḥnatuhu*) : c'est une simple paraphrase de l'indication fournie par les *Ḳalā'id* sur le même

⁽¹⁾ Sur cette bourgade de la banlieue Sud de Grenade, cf. É. LÉVI-PROVENÇAL, *Deux nouveaux fragments des « Mémoires » du roi ziride 'Abd Allāh de Grenade*, dans *al-Andalus*, vol. VI, 1941, p. 18, n. 2.

⁽²⁾ Sur cette rencontre avec Nazhūn, cf.

notamment E. GARCÍA GÓMEZ, *El libro de las banderas de los campeones, de Ibn Sa'īd al-Magribi*, Madrid, 1942, p. 211 et note.

⁽³⁾ Sur cet ouvrage, ainsi que sur l'œuvre collective des Banū Sa'īd, cf. E. GARCÍA GÓMEZ, *op. cit.*, p. xxxvii et suiv.

objet. La notice se termine par une donnée chronologique très précise : Ibn Ẓuzmān mourut à Cordoue, la veille du dernier jour de ramadān 555 (2 octobre 1160)⁽¹⁾, alors que l'émir Ibn Sa'd — c'est-à-dire Ibn Mardaniṣh — assiégeait cette ville.

Si l'on cherche à mettre en œuvre les indications chronologiques contenues dans les quatre notices qu'on vient de passer en revue, on arrive à quelque chose de ce genre : Ibn Ẓuzmān, au début de sa carrière, prend du service à la chancellerie du roi de Badajoz al-Mutawakkil, à une date qu'on ignore, mais qui est, selon toutes probabilités, antérieure à celle de l'intervention almoravide en Espagne. Fixons-la le plus tard possible, à l'année même de la bataille de Sagrajas, 1086. Le nouveau secrétaire de cour ne peut raisonnablement, au moment où il est engagé, être un tout jeune homme : admettons qu'il ait trente ans, ce qui paraît un âge minimum. A ce compte, sa naissance remonterait à 1056 : à sa mort, en 1160, il sera donc largement centenaire. Cela n'a rien d'impossible en soi, et l'on a dans le monde musulman maints exemples de longévité insolite. Ce qui est surprenant, c'est qu'aucun des biographes du littérateur ne fasse état de son âge avancé à l'époque de sa mort. Ce qui l'est davantage, c'est que les deux premiers de ces biographes ne soufflent mot de son œuvre de zadjaliste, à laquelle il doit sa réputation, tandis que les deux autres la signalent en quelques mots, sans appuyer d'ailleurs leur jugement sur la moindre citation.

A. R. Nykl a-t-il une opinion sur la question ? Elle n'apparaît pas en tout cas dans son article de *Der Islām*, qu'il a fait suivre, dans le même périodique, d'un autre sur les Aftasides de Badajoz, à titre de contribution à l'étude d'Ibn Ẓuzmān. Voyons la position que le romaniste tchèque a prise dans l'introduction de son *Cancionero*. Il est de fait que les données biographiques admises jusqu'ici lui ont paru problématiques ; c'est à juste titre qu'il s'est efforcé de trouver dans l'œuvre même du zadjaliste une indication susceptible de l'éclairer. Qu'y a-t-il trouvé ? Qu'en 1086, l'année de Sagrajas, Ibn Ẓuzmān ne devait pas avoir plus de six à huit ans : dès lors, en admettant qu'al-Mutawakkil l'ait recruté juste avant d'être détrôné en 1094, il aurait eu à ce

⁽¹⁾ Et non le 30 décembre, comme le prétend NYKL, *Cancionero*, p. xxiv, qui a purement et simplement reproduit la concordance erronée donnée par SEYBOLD dans son article de l'*Encyclopédie de l'Islām*.

moment entre quatorze et seize ans. C'est peu ; Nykl l'admet tout le premier, et il constate : « Difícil sería suponer que los *aftasies* empleasen visires de catorce a dieciséis años de edad ⁽¹⁾. » Mais sur quoi base-t-il cette supposition sur l'âge du poète en 1086 ? Sur un vers de la strophe 9 du *zadjal* xxxviii, où il est précisément question de la bataille de Sagrajas : « j'étais alors, dit le poète suivant Nykl, dans la cabane de mon père (*en la choza de mi padre*) et n'ai point vu cette bataille. » Être « dans la cabane de son père » pour un jeune bourgeois cordouan du xi^e siècle, est-ce donc avoir six ou huit ans ? Reportons-nous au texte arabe lui-même. Nous y lisons ce vers :

fī khusā wāldī kunt anā, lam nara.

Le sens est on ne peut plus clair ; point n'est besoin pour comprendre ce vers de faire intervenir, au prix d'un allongement de la dernière lettre et de l'addition d'un *tashdid*, la lecture restituée *khuss'*, de *khuss* « hutte de roseaux ». Le jour de la bataille de Sagrajas, dit tout bonnement Ibn Ẓuzmān, « j'étais, moi, dans les bourses de mon père, et c'est pourquoi je n'en fus point le témoin oculaire. » Alors, devant pareille précision, il n'est plus possible de faire naître le poète avant 1087, et encore ! Quand donc aura-t-il été vizir d'al-Mutawakkil ? A six ans, au plus tard ?

Que tirer de tout cela, sinon la seule conclusion raisonnable ? Que l'auteur des *zadjals* a été dans l'impossibilité absolue de remplir à la cour d'al-Mutawakkil les fonctions de secrétaire qu'on lui a attribuées jusqu'ici, et que ce secrétaire du roi aftaside n'a pu être qu'un homonyme du poète en langue vulgaire. Que dans ces conditions, il y a eu deux Abū Bakr Ibn Ẓuzmān, un premier, secrétaire d'al-Mutawakkil au xi^e siècle, qui écrivit des épîtres et des poèmes en langue classique ; un second, qui composa des *zadjals* et mourut en 1160. Qu'enfin al-Fath Ibn Khāḡān et Ibn Bassām se sont uniquement occupés du premier, tandis que, par la suite, Ibn al-Abbār et Ibn al-Khaṡīb, induits en erreur par l'homonymie des deux personnages, les ont confondus en un seul et leur ont consacré une notice commune, sans se soucier le moins du monde des difficultés chronologiques soulevées par cette confusion.

⁽¹⁾ *Cancionero*, p. xx.

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que Rosen, en révélant aux orientalistes l'existence du manuscrit du Musée asiatique de Saint-Petersbourg, a très bien vu qu'il y avait eu deux Ibn Ẓuzmān. Il suffit de se reporter à sa description de ce manuscrit, telle qu'elle est reproduite par Gunzburg dans l'avant-propos qui précède son *fac-simile*. On y lit, en note, cet avertissement : « Ne pas confondre avec Abou Bekr Ibn Qozmān, vizir de Abu (*sic*) Motawakkil l'Aftaside », personnage sur lequel Rosen renvoie aux notices d'Ibn Khāḳān, d'Ibn Bassām et de 'Imād al-dīn al-Iṣfahānī.

Si nous avons attendu jusqu'à maintenant pour parler de la notice de ce dernier auteur, c'est précisément parce qu'on y trouve la preuve patente de la dualité des Ibn Ẓuzmān. On lit en effet dans le manuscrit de Leyde de la *Khariḍat al-kaṣr* quelques lignes d'appréciation littéraire sur le vizir-secrétaire Abū Bakr Ibn Ẓuzmān, « qui fut au début de sa carrière au service du dynaste connu sous l'appellation d'al-Mutawakkil en Occident ». Puis vient une courte phrase, qui est évidemment une glose marginale postérieure à 'Imād al-dīn et reproduite après coup par un scribe dans le corps même du texte. Cette glose peut se rendre ainsi : « Il y a eu un autre Ibn Ẓuzmān, qui composait des *zadjals*. »

Après avoir le premier entrevu la vérité, V. de Rosen s'inclina sans insister devant le jugement du véritable responsable de la persistance de l'erreur : R. Dozy. En 1881, le maître incontesté des études hispano-arabes à cette époque écrivit à Rosen une lettre qui fut par la suite reproduite par Gunzburg dans son avant-propos. Voici ce qu'y disait Dozy : « ... Quant au poète, vous avez pensé avec Imād-ad-Dīn qu'il y a eu deux Ibn-Cozmān, le vizir de Motawakkil de Badajoz et l'auteur des *zedjel*. Je ne crois pas que cette opinion doive être admise. Les orientaux en général n'ont que des notions confuses et souvent erronées sur la littérature des Arabes d'Espagne, et dans cette circonstance Imād-ad-Dīn est en désaccord avec un Espagnol très savant ; or vous connaissez le proverbe *إِنَّ صَاحِبَ الدَّارِ أَدْرَى بِمَا فِيهِ*. C'est d'Ibn al-Khatib que je veux parler. L'article du Calāyid, roule, comme vous le dites avec raison, sur le vizir de Motawakkil, mais Ibn al-Khatib, après avoir parlé des *zedjel* du poète, ajoute : *ثُمَّ جَرَّتْ عَلَيْهِ بَابُ حَمْدِ بْنِ حَمْدٍ بِسَبَبِ شَكَاةِ خَلْقٍ كَانَ بِهِ شَقِيٌّ بِسَبَبِهَا وَقَدْ ذَكَرَ الْفَتْحُ فِي قَلَانْدِهِ ذَلِكَ .*

« Vous voyez donc qu'il s'agit d'un seul et même personnage. Il avait d'abord été employé dans les bureaux de Motawakkil, à une époque où le titre de *vizir* n'avait guère plus d'importance que celui de *Hofrath* ou *Geheimrath*. La chute de son patron et la conquête de l'Espagne par les Almoravides fut pour lui, de même que pour la plupart des hommes de lettres, un coup de foudre, et, privé de son emploi qui le faisait vivre, il devint désormais, comme vous dites, un poète affamé qui vivait du produit de ses poésies panégyriques. Il s'ensuit que le titre de الوزير dans votre manuscrit est bon. »

Personne ne niera plus que, bien que *ṣāhib al-dār*, mais à une époque déjà tardive, Ibn al-Khatīb ne se soit lourdement trompé. Si Dozy a cru devoir le suivre, c'est d'abord parce qu'il n'avait pas connaissance de la donnée autobiographique essentielle du *zadjal* xxxviii, c'est aussi parce qu'il ne disposait pas encore de la précieuse collection des biographes arabo-espagnols dont F. Codera et J. Ribera entreprenaient justement dans le même temps la publication à Saragosse et à Madrid. C'est l'exploration de ces recueils biographiques andalous qui va permettre maintenant d'élucider plus complètement encore et pour la première fois le mystère résultant de la confusion des deux Ibn *Ḳuzmān*.

III. — LA FAMILLE DES BANŪ *ḲUZMĀN* D'APRÈS LES BIOGRAPHES ANDALOUS.

Si l'on s'astreint à dépouiller page par page les très copieux indices de la *Bibliotheca arabico-hispana*, qui ne tiennent compte que de l'ordre alphabétique des prénoms et non celui des *lakabs* — ce qui complique les recherches lorsqu'il s'agit de personnages que l'on ne connaît que sous leurs patronymes ou leurs *nisbas* — on ne trouve pas moins de cinq *tardjamas* relatives à des Banū *Ḳuzmān* de Cordoue ⁽¹⁾, deux dans la *Ṣila* d'Ibn *Baṣḥkuwāl*, deux dans la *Bughyat al-multamis* d'al-*Ḍabbī*, une dans la *Takmilat al-Ṣila* d'Ibn al-*Abbār*.

On n'a pas été sans remarquer que dans leurs notices sur le vizir d'al-Mutawakkil, al-Fath Ibn *Khāḳān*, Ibn *Bassām* et 'Imād al-dīn se bornent à appeler

⁽¹⁾ Une notice de la *Ṣila* d'IBN *BASHKUWĀL* (n° 149) est consacrée à un Ibn *Ḳuzmān* de Tolède complètement étranger à la famille

cordouane : le faḳīh Abū Bakr Aḥmad b. Ibrāhīm ibn *Ḳuzmān*, qui vivait au v^e siècle de l'hégire.

ce personnage Abū Bakr Ibn Ḳuzmān. Le manuscrit du *dīwān* publié par Gunzburg appelle son auteur *al-shaikh al-wazir al-adjall u'djūbat al-zamān* Abū Bakr b. 'Abd al-Malik Ibn Ḳuzmān. Enfin, dans leurs notices de date plus tardive, Ibn al-Abbār et Ibn al-Khatīb insèrent un autre nom, 'Īsā, dans la filiation ; en plus, ils fournissent l'*ism* Muḥammad, correspondant à la *kunya* Abū Bakr. On a donc : Abū Bakr Muḥammad b. 'Īsā b. 'Abd al-Malik Ibn Ḳuzmān.

Que trouve-t-on chez les biographes andalous sous la rubrique si abondante des Muḥammads ? Un seul Ibn Ḳuzmān, qui ne peut être notre poète, vu la date de sa mort, 508. Cette notice, qui figure dans la *Ṣila* (n° 1139) se rapporte à un Abū Bakr Muḥammad b. 'Abd al-Malik Ibn Ḳuzmān, Cordouan doué de maintes qualités intellectuelles et ayant surtout fait ses preuves *en matière de belles-lettres*. Il mourut le 6 radjab 508 (6 décembre 1114) à Cordoue, où il fut enterré dans le cimetière d'Umm Salmā⁽¹⁾. Cet *adib*, il n'en faut pas douter, est le secrétaire d'al-Mutawakkil ; même si le biographe ne précise pas qu'il ait occupé cette charge, la similitude de nom et la plausibilité chronologique ne peuvent qu'emporter la conviction.

Quoi qu'il en soit, on va retrouver la trace de cet *adib* grâce à ses descendants directs. Deux notices, une de la *Ṣila* (n° 752), une de la *Bughya* (n° 989), ont trait à un fils de ce personnage, Abū Marwān 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd al-Malik ibn Ḳuzmān, faḳīh cordouan notoire né en 479 (1086-1087) et mort à Osuna, le 1^{er} dhu l-ka'da 564 (27 juin 1169). Ce 'Abd al-Raḥmān laisse lui-même un fils, Abū l-Ḥusain 'Ubaid Allāh, qui fait l'objet d'une notice de la *Takmila* (n° 1517). Ce 'Ubaid Allāh Ibn Ḳuzmān naquit à Cordoue vers 518 (1124) et se fixa à Osuna, où son père était allé exercer sa charge de cadi. Lui-même fut cadi dans de nombreuses circonscriptions judiciaires de la région de Cordoue et enseigna dans cette dernière ville ainsi qu'à Malaga. Il mourut à Osuna en 593 ou 594 (1196-1198).

Cette notice de la *Takmila* n'est pas seulement intéressante par les indications qu'elle contient sur la carrière de ce 'Ubaid Allāh. Elle a en plus le mérite de fournir tout au long la filiation de ce personnage : 'Ubaid Allāh b. 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd al-Malik b. 'Ubaid Allāh b. 'Īsā

⁽¹⁾ Sur ce cimetière de Cordoue, cf. É. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au x^e siècle*, Paris, 1932, p. 209, note.

b. 'Abd al-Malik Ibn Ẓuzmān. Il s'ensuit que le grand-père de ce 'Ubaid Allāh, l'*adīb* que nous identifions avec le secrétaire d'al-Mutawakkil, s'appelait Abū Bakr Muḥammad b. 'Abd al-Malik b. 'Ubaid Allāh, et non point, comme il ressortirait du témoignage de la *Tuḥfat al-kādim* et de l'*Iḥāta*, Abū Bakr Muḥammad b. 'Īsā b. 'Abd al-Malik. Par voie de conséquence, le 'Īsā intercalé dans cette dernière filiation ne peut avoir été que le frère de l'*adīb* Muḥammad b. 'Abd al-Malik, d'une part, et que le père du zadjaliste Muḥammad b. 'Īsā b. 'Abd al-Malik; donc ce dernier n'était autre que le *neveu paternel* de son homonyme.

Ces résultats obtenus, mettons-nous en quête de ce 'Īsā lui-même. Lui aussi a sa notice, dans la *Bughya* (n° 1149). Cette notice de la *Bughya* — il est peu probable qu'elle s'applique au trisaïeul du zadjaliste plutôt qu'à son propre père — est très brève et n'offre aucune précision chronologique : elle est consacrée au secrétaire et poète Abu l-Aṣṣbagh 'Īsā b. 'Abd al-Malik Ibn Ẓuzmān, dont trois vers sont cités.

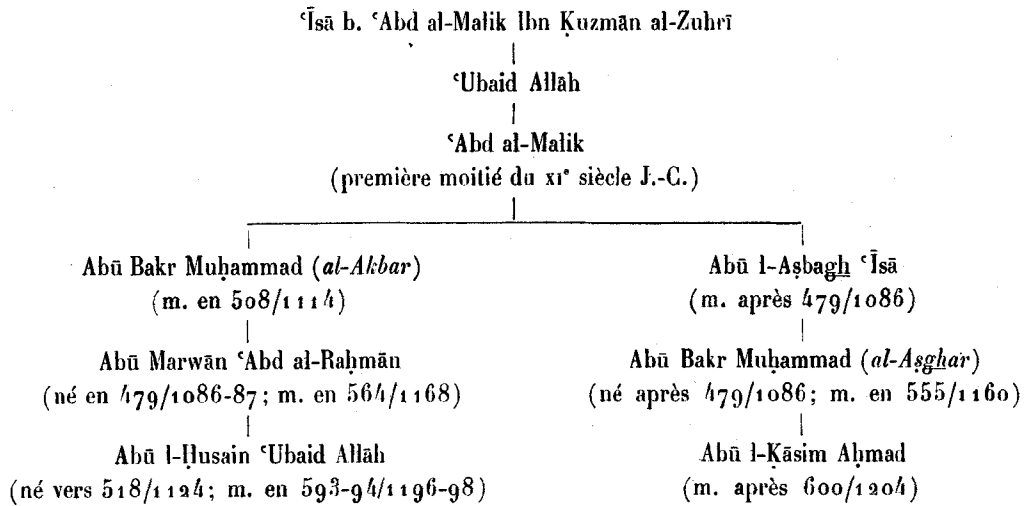
Enfin, en dépouillant tout récemment le manuscrit d'un tome du *Kitāb al-Dhail wa-l-Takmila* d'Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākushī conservé à la bibliothèque de la grande-mosquée d'al-Ḳarawīyīn à Fès (n° 40-626, p. 182), j'ai eu la bonne fortune d'y découvrir une notice consacrée au propre fils du zadjaliste. En voici le texte et la traduction :

أحمد بن محمد بن عيسى بن قزمان الزهري قرطبي استوطن مالقة أبو القاسم ولد الأديب
الشهير الإجماعة في النظم الهزلي بلسان عوام الأندلس أبي بكر بن قزمان؛ روى عن أبي بكر بن
سبعون النحوي؛ روى عنه أبو القاسم بن محمد بن الطيّلسان؛ توفي بمالقة بعد ستّائة بقليل.

« Ahmad b. Muḥammad b. 'Īsā Ibn Ẓuzmān al-Zuhrī, Cordouan, en résidence à Malaga, Abū l-Ḳāsim. C'est le fils du lettré à l'excellence bien connue dans la composition de la poésie badine en langue populaire andalouse, Abū Bakr Ibn Ẓuzmān. Il a rapporté d'après Abū Bakr Ibn Samadjūn le grammairien. Abū l-Ḳāsim b. Muḥammad Ibn al-Ṭailasān a rapporté d'après lui. Il mourut à Malaga un peu après 600 (1204). »

Ainsi peut-on constater qu'il y a eu, à partir de l'ancêtre commun 'Abd al-Malik b. 'Ubaid Allāh, deux branches de la famille des Banū Ẓuzmān et

que, de Cordoue, leurs représentants essaimèrent, les uns vers Osuna, les autres vers Malaga. Dès lors, l'arbre généalogique de la famille s'établit comme il suit :



IV. — LES DEUX ABŪ BAKR IBN ḲUZMĀN DANS LE « MUGHĪRIB » D'IBN SA'ĪD.

Si la conviction du lecteur n'a pas été emportée par la suite d'arguments et de citations de biographes qui précède, voici enfin de quoi vaincre ses dernières hésitations sur l'existence de deux Abū Bakr Ibn Ḳuzmān.

Pendant deux séjours au Caire, dans les années 1937 et 1938, j'ai pu examiner à loisir les précieux manuscrits autographes du *Mughrib* d'Ibn Sa'īd, qui, on le sait, sont conservés à la Bibliothèque Royale égyptienne (*dār al-kutub al-miṣrīya*). Grâce à l'obligeance du directeur de cette Bibliothèque, le Docteur Maṣṣūr Fahmī, j'ai rapporté d'Égypte une photocopie complète des tomes relatifs à l'Espagne musulmane; je compte en publier le texte dans un avenir que j'espère proche, avec la collaboration de mon collègue et ami, le Professeur E. García Gómez⁽¹⁾.

Or, dans la partie du *Mughrib* relative au royaume de Cordoue, deux notices, qui se font suite, traitent successivement des deux Abū Bakr Ibn Ḳuzmān.

⁽¹⁾ Voir *al-Andalus*, vol. VII, 1942, p. 251.

Le premier, le secrétaire d'al-Mutawakkil, y est qualifié d'*akbar*, le second, son neveu le *zadjaliste*, d'*asghar*. Qu'il y ait eu un Ibn *Ḳuzmān senior* et un Ibn *Ḳuzmān junior*, quelle preuve plus convaincante désormais ? Au reste, on va permettre d'en juger, en reproduisant ci-dessous le texte arabe tout entier et en le faisant suivre d'une traduction :

[285 r°] بيت بنى قزمانه

أثني على هذا البيت الحجاري في بيوت قرطبة وأنهم لم يزالوا ما بين وزير وعالم ورئيس .

[285 v°] أبو بكر محمد الأكبر به عبد الملك

أبه عيسى به قزمانه القرطبي

ذكر ابن بسام أن المتوكل صاحب بطليوس أول من اتخذه كاتباً ؛ وأثنى على بيته وذاته ؛ وأثبت له رسالة طويلة من غير طائل ، وشعراً تركه أولى من إirاده ؛ وأثنى عليه صاحب القلائد وذكر أنه تكدر غيظه في آخر عمره وأساء في حقه القاضي أبو عبد الله بن حمدان وأن أخلاقه كانت صعبة ، ففأت من غربه ، وكانت سبباً لطول كربه ؛ ولم يورد له إلا قوله :

ركبوا السيول من الخيول وركبوا فوق العوالي السمر زرق نطاف
وتحللوا الغدران من ماضيهم مرتجة إلا على الأكثاف

أبو بكر محمد به عيسى به عبد الملك

أبه عيسى به قزمانه الأصفه

إمام الزجاليين بالاندلس وسيرد من عجائبه في الأهداب ، ما يشهد له بالتقدم له في هذا الباب . وذكر الحجاري [286 r°] انه كان في أول شأنه مشتغلاً بالنظم المغرب فرأى نفسه تقصر عن أفراد عصره كابن خفاجة وغيره ؛ فعمد الى طريقة لا يمازجه فيها أحد منهم . فصار امام أهل الزجل المنظوم بكلام عامة الاندلس .

ومن شعره على طريقة المُعَرَّب قولُه ، وقد رقص في مجلس شربٍ فأطفأَ السراجَ بأكمامه :
يا هَلْ ذا المجلس السامي سرارته ما ملتُ لا كُنَّني مالتُ بي الراحُ
فإنَّ أكنُ مطفياً مصباحَ بيتكم فكلُّ من قد حواه البيتُ مصباحُ
وقوله في يحيى بن غانية المُلثِّمِ سلطان الاندلس :

ولله يحيى إذ تآبَطَ للوغا من الشَّرِّ حَزْماً أَرْقِماً ثمَّ أَرْقِماً
وثارتُ به الهجا كزئِدٍ بناره فصيرَ كافورَ الصوارِمِ عَنَدَما
له مَوْقِفٌ رَدَّ العجاجُ سماءه ثرى والثرى من أنجمِ السحرِ كالسما

TRADUCTION.

LA FAMILLE DES BANŪ ḲUZMĀN.

Al-Hidjārī a fait l'éloge de cette famille, parmi les familles de Cordoue, et indiqué que ses membres n'ont pas cessé d'être des vizirs, des savants ou des chefs.

Abū Bakr Muḥammad al-Akbar b. 'Abd al-Malik b. 'Isā Ibn Ḳuzmān al-Ḳurtubī.

Ibn Bassām déclare qu'al-Mutawakkil, prince de Badajoz, fut le premier à l'employer en qualité de secrétaire. Il a fait la louange de sa famille et de sa propre personne. Il cite de lui textuellement une longue épître sans aucun profit et des vers qu'il est préférable de laisser de côté au lieu de les reproduire. L'auteur des *Ḳalā'id* a fait son éloge, en disant que la fin de sa vie fut embrumée par des soucis, que le cadī Abū 'Abd Allāh Ibn Ḥamdīn se conduisit mal à son égard et que le naturel de cet Ibn Ḳuzmān était difficile : il eut à souffrir de son mauvais caractère, qui fut la cause de sa longue disgrâce. Ibn Khāḳān ne cite de lui que ces vers ⁽¹⁾ [*kāmīl*] :

⁽¹⁾ Ils sont également cités dans les notices de la *Dhakhira* et de l'*Ihāta*; de même dans AL-MAḲḲARĪ, *Analectes*, II, p. 431.

Ils ont monté des chevaux impétueux comme des torrents et ils ont fixé à l'extrémité de leurs lances des fers aussi brillants que de limpides pierreries.

Ils ont dominé les bas-fonds dans le tumulte de leur avance, au moyen de leurs armes, demeurées pourtant sur leurs épaules.

Abū Bakr Muḥammad b. 'Īsā b. 'Abd al-Malik b. 'Īsā Ibn Ḳuzmān al-Aṣghar.

L'*imām* des *zādjalistes* d'al-Andalus. On citera dans les *ahdāb* des spécimens de son admirable production, qui fourniront le témoignage de sa prééminence dans ce genre. Al-Ḥidjāri a déclaré qu'au début de sa carrière littéraire, ce personnage s'occupait à versifier en langue flexionnelle (*mu'rab*), mais il se rendit compte qu'il n'arriverait pas à égaler les poètes d'élite de son temps, tels Ibn *Khafādja* et d'autres. Il se tourna alors vers un genre dans lequel personne ne pourrait se mêler à lui. C'est ainsi qu'il devint l'*imām* des poètes de *zādjal* composés dans la langue vulgaire d'al-Andalus.

Parmi ses vers composés suivant le mode de la langue flexionnelle, citons ceux-ci, qu'il récita alors qu'ayant dansé dans un salon où l'on buvait, il éteignit en agitant ses manches le flambeau qui éclairait la réunion [*basīl*] ⁽¹⁾ :

O vous qui êtes dans ce salon éminent par l'élite qui s'y trouve rassemblée, je n'ai point vacillé; c'est seulement le vin qui m'a fait vaciller.

Si j'ai éteint le flambeau qui éclaire votre salle, chacun de ceux que cette salle abrite n'est-il pas lui-même un flambeau éclairant?

Et ceux-ci, sur Yaḥyā Ibn *Ghāniya* l'Almoravide (*al-mulaththim*), «*sultān*» d'al-Andalus [*tawīl*] ⁽²⁾ :

Par Allāh, quel admirable spectacle que Yaḥyā, quand il tient sous son bras, pour en frapper ses ennemis, un faisceau de lances blanches et noires, qui est aussi comme un serpent à la pique mortelle;

⁽¹⁾ Ces vers figurent également dans l'*Ihāṭa*.

⁽²⁾ Il s'agit du célèbre gouverneur almoravide de l'Espagne Yaḥyā b. 'Alī b. Yūsuf al-Mussūfi, mort en 543 (1148), et sur lequel cf. notamment A. BEL, dans l'*Enc. Isl.*, II, p. 401. — On sait qu'à cette époque le

titre de «*sultān*» était constamment employé pour désigner les dignitaires de la cour almoravide pourvus de commandements territoriaux. — Les trois vers d'Ibn Ḳuzmān sur Ibn *Ghāniya* sont inédits.

Quand la colère jaillit de lui comme la flamme du briquet, quand il noircit alors l'éclat laiteux de son sabre tranchant du sang de ses victimes ;

Il a une attitude au combat telle que son tourbillon transforme le ciel en eau bienfaisante pour la terre ; or, terre et ciel forment tous deux les éléments d'un bon horoscope.

La notice fournie par Ibn Sa'īd sur Ibn Ẓuzmān al-Akbar, si l'on excepte la filiation précise qui y figure, n'apporte pas grand'chose de nouveau sur ce personnage ; elle a toutefois le mérite de fournir la *kunya* de l'Ibn Ḥamdīn avec lequel l'ancien secrétaire d'al-Mutawakkil eut des démêlés : Abū 'Abd Allāh. Ce magistrat fut le premier des Banū Ḥamdīn qui exercèrent la judicature à Cordoue. Une notice sur lui se trouve dans la *Ṣila* d'Ibn Bashkuwāl (n° 1138) : il s'appelait exactement Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. 'Alī b. 'Abd al-'Azīz Ibn Ḥamdīn ; né en 439 (1047-1048), il fut nommé *kāḍī 'l-djama'a* à Cordoue en *sha'bān* 490 (juillet-août 1097) et exerça cette charge jusqu'à sa mort, le 27 muḥarram 508 (3 juillet 1114). Il eut pour successeur son premier fils Abū l-Ḳāsim Aḥmad, de 508 à 511 (1114-1117), puis de 519 à 521 (1125-1127). Son second fils, Abū Dja'far Ḥamdīn, fut à son tour *cadi* de Cordoue à partir de 529 (1134-1135). Révoqué en 532 (1137-1138) et remplacé par le célèbre Abū l-Ḳāsim Aḥmad b. Muḥammad Ibn Ruṣhd, il prit, en 539 (1144-1145), la tête du mouvement de révolte contre les Almoravides. C'est ce dernier Ibn Ḥamdīn et son frère aîné qu'Abū Bakr Ibn Ẓuzmān al-Aṣghar louera souvent dans ses panégyriques en langue vulgaire.

A propos du second des Banū Ẓuzmān, Ibn Sa'īd déclare qu'il citera dans les *ahdāb* de son livre des échantillons de ses *zadjals*. On sait que le *Mughrib* comprend un nombre exagéré de livres, de sections et de sous-sections, qui portent les uns et les autres un titre spécial en prose rimée. Indépendamment de ces nombreuses subdivisions, des rubriques diverses, toutes pourvues d'une appellation convenue, empruntée au vocabulaire du vêtement et de la parure (*ḥulla*, *tādīj*, etc.), annoncent dans son ouvrage des développements spéciaux sur l'un ou l'autre des aspects de l'histoire littéraire. C'est ainsi que les *ahdāb* (littéralement : « franges d'une étoffe ») sont toujours formés sous sa plume par des citations d'extraits de *muwashshaḥs* ou de *zadjals*. Et l'on trouve effectivement sous cette rubrique, à propos du royaume de Cordoue, cinq feuillets entiers qui constituent une très précieuse anthologie des

productions du poète en langue vulgaire, dont personne ne s'est encore avisé de tirer parti. Ibn Sa'ïd ne cite pas moins de onze fragments des *zadjals* d'Ibn *Ḳuzmān*; plusieurs sont inédits.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici ces fragments et de leur consacrer l'étude qu'ils méritent. Car ils figureront à leur place, ainsi que les variantes qu'ils fournissent à l'occasion, dans l'édition et la traduction qui ont été annoncées plus haut. Ils permettront également de se rendre compte que l'*unicum* manuscrit utilisé jusqu'ici n'est pas exempt de graves erreurs de copie et que les graphies des expressions en roman hispanique y ont tout spécialement, comme on pouvait s'y attendre, été maltraitées par le scribe oriental.

V. — ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE *ḲUZMĀNIENNE*.

1881. — V. DE ROSEN, *Notices sommaires des Manuscrits arabes du Musée Asiatique*, I, Saint-Petersbourg, 1881, p. 242-254, n° 296.
1885. — F. J. SIMONET, *Las anacreonticas de Ibn Cuzmán*, dans *La Ilustración española y americana*, Madrid, 1885, II, n° 45, p. 351 suiv.
1888. — F. J. SIMONET, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes*, Madrid, 1888.
1896. — D. DE GUNZBURG, *Le Divan d'Ibn Guzman : texte, traduction, commentaire enrichi de considérations historiques, philologiques et littéraires sur les poèmes d'Ibn Guzman, sa vie, son temps, sa langue et sa métrique, ainsi que d'une étude sur l'arabe parlé en Espagne au VI^e siècle de l'hégire dans ses rapports avec les dialectes arabes en usage aujourd'hui et avec les idiomes de la péninsule ibérique*. — Fasc. I : Le texte d'après le manuscrit unique du Musée Asiatique Impérial de St. Pétersbourg, Berlin, 1896.
1897. — M. HARTMANN, *Das arabische Strophengedicht. I : Das Muwaššah*, dans *Ergänzungshefte zur Zeitschrift für Assyriologie; Semitische Studien*, H. 13/14, Weimar, 1897.
1912. — J. RIBERA, *El Cancionero de Abencuzmán*, discurso leído en la Real Academia Española, Madrid, 1912.
Compte rendu de W. MULERTT, dans *Isl.*, XIII, 1923, p. 170-175.
1918. — C. F. SEYBOLD, *Ibn Ḳozmān*, dans l'*Encyclopédie de l'Islām* (éd. fr., II, p. 423).
1928. — A. GONZÁLEZ PALENCIA, *Historia de la literatura arabigo-española*, Barcelona-Buenos-Aires, 1928, p. 107-110.

1928. — J. RIBERA, *El Cancionero de Abencuzmán* (reproduction de l'article paru en 1912), dans *Disertaciones y opúsculos*, Madrid, 1928, I, p. 3-92.
1929. — I. KRAČKOVSKIJ, *Polveka ispanskoj aravistiki*, dans *Zapiski kollegii vostokovedov*, IV, p. 17-25.
1931. — H. A. R. GIBB, dans *The Legacy of Islam*, Oxford, 1931, p. 189-191.
1933. — A. R. NYKL, *El Cancionero del Šeib, Nobilísimo Visir, Maravilla del tiempo Abū Bakr ibn 'Abd al-Malik Aben Guzmán (Ibn Quzmān)*, Madrid, 1933 (Publications des Escuelas de Estudios árabes de Madrid y Granada).
- Comptes rendus de :
- G.-S. COLIN, dans *Hespéris*, XVI, 1933, p. 165-169.
- E. GARCÍA GÓMEZ, dans *al-Andalus*, I, 1933, p. 453-456.
- C. A. NALLINO, dans *Oriente Moderno*, XIII, 1933.
- M. GUIDI, dans *Riv. Stud. Orient.*, XV, 1934, p. 108-110.
- J. HELL, dans *Or. Lit. Zeit.*, 1933, col. 237-241.
- C. APPEL, dans *Zeitschr. f. rom. Philol.*, LV, 1935, p. 725-737.
- R. HARTMANN, dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 197, 1935, p. 487-493.
- X., dans *Hispanic Review*, III, 1935, p. 77-78.
1933. — E. GARCÍA GÓMEZ, *Una voz en la calle (Aben Guzmán)*, dans *Cruz y Raya*, Madrid, 1933, p. 33-59.
1936. — F. BAJRAKTAREVIČ, *Ibn Kuzmān*, dans le Supplément de l'*Enc. Isl.* (éd. fr.), p. 98-99.
1938. — C. BROCKELMANN, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, Supplément I, p. 481-482.
1938. — A.-R. NYKL, *Biographische Fragmente über Ibn Quzmān*, dans *der Islām*, XXV, 1938, p. 101-133.
1938. — R. MENÉNDEZ PIDAL, *Poesía árabe y poesía europea*, dans *Bulletin hispanique*, XL, 1938, p. 337-423.
1938. — O. J. TUULIO, *Sur les passages en espagnol d'Ibn Quzmān, Hispano-Arabe du XII^e siècle*, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXIX, 1938, p. 261-268.
1940. — A. R. NYKL, *Die Aftasiden von Badajoz*, dans *der Islām*, XXVI, 1940, p. 16-48.
1940. — R. ALCOCER MARTÍNEZ, *La corporación de los poetas en la España musulmana* (Publicaciones del Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe, série 6 a, n^o 3), 1940, p. 95-98.
1941. — O. J. TUULIO, *Ibn Quzmān, poète hispano-arabe bilingue : édition partielle et provisoire*, Helsinki, 1941 (*Studia Orientalia editi Societas Orientalis Fennica*, IX, 2).
1941. — R. MENÉNDEZ PIDAL, *Poesía árabe y poesía europea*, nouvelle rédaction, Madrid, 1941 (Collection Austral).